

LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Voir à partir du n° 1)

TROISIÈME PARTIE

DEUX RIVALES

—Hélas ! mon enfant, je ne puis te dire autre chose que ce que je sais !

—Tu n'as jamais habité Avallon. Quel intérêt avais-tu à me mentir ?

Elle se tut, baissant la tête, n'ayant plus de forces. Toutes ces attaques successives lui enlevaient son énergie, la rendaient faible comme un enfant.

—Et je vais te dire la vérité, moi ! continuait Paul, la figure et les lèvres toute blanche de colère. Avant de me rendre à Avallon — et c'est pourquoi j'y suis allé, même — je savais déjà une partie de ton secret. Ce n'est pas Avallon que tu habitais avant de venir à Paris, c'est le village même où nous sommes, c'est Recey !

—Paul ! Paul ! dit-elle avec un cri d'horreur. Que sais-tu encore ?

—Tu habitais, à Recey, une petite maison, près de la forêt. On pourrait l'apercevoir du château, si le parc n'empêchait la vue..... Oh ! j'ai interrogé tout le monde !..... En parcourant les registres de la mairie, j'ai vu ton nom, et cela m'a surpris..... C'était ton nom et ton prénom. Enfin, je ne m'en serais pas autrement inquiété, peut-être, car cette coïncidence n'est pas rare, après tout, mais en questionnant des villageois et en leur demandant quelles étaient les jeunes filles de Recey qui avaient disparu, il y a vingt-cinq ans environ, j'ai appris que précisément cette Albine Mirande était du nombre de celles, très rares, dont on n'avait plus entendu parler. J'eus un soupçon... Tes hésitations d'autrefois, lorsque j'essayais de le faire raconter les incidents de ma naissance, me revinrent à l'esprit.... Je fis appel au souvenir du paysan qui me parlait.... Sa mémoire, rebelle d'abord, finit par le mieux servir... J'eus ainsi ton portrait, non pas le portrait de l'Albine Mirande que tu es devenue, que tu es à présent, mais de la jeune fille, et de quelle couleur sont tes yeux, et de quelle couleur étaient ses cheveux, — blanc aujourd'hui — et quels étaient tes signes caractéristiques de la physionomie... Et quand j'eus ainsi la certitude que celle dont on me parlait et Albine Mirande, ma nourrice, ne faisaient qu'une seule et même personne, je voulus en apprendre davantage encore..... Et l'on me dit que jusqu'au jour où Albine Mirande avait quitté Recey pour aller à Paris, elle n'avait pas eu d'enfant..... que même, en parlant, rien ne faisait soupçonner qu'elle fût enceinte..... qu'on ne lui avait jamais connu d'amant..... enfin.....

Paul s'arrêta un moment, puis reprit, sans remarquer les terreurs de la pauvre femme :

—Je l'ai déjà dit que peu m'importait ton passé, ma bonne. Je t'aime pour le dévouement et l'affection que tu m'as toujours montrés. Tu m'as dit que tu avais eu un amant, et que le fils de cet amant étant mort, tu

m'avais accepté comme nourrisson. Mais tu m'as menti, en me racontant, comme tu l'as fait, l'histoire de mon abandon. C'est à Paris, sans doute, que j'ai été confié à toi. L'heure est venue de parler à cœur ouvert, Albine ; l'heure est venue de me dire la vérité sur ma naissance. Je t'en supplie au nom de l'amour que tu as pour moi, je te l'ordonne au nom de mon droit, au nom de ton devoir !

—Ne m'interroge pas, mon enfant ; si je t'ai menti, car il faut bien que je le reconnaisse, c'est que je le devais : le mensonge, quoi qu'on dise, est quelquefois permis. Ne m'interroge plus, ne me presse plus de questions, je ne pourrais te répondre.

—Ainsi, tu avoues que tout ce que tu m'as raconté n'était qu'inposture et duperie ?

—Oui, je l'avoue !

—Et les éclaircissements que je te demande, tu refuses de me les donner ?.....

—Oui, mon enfant..... je refuse..... et pardonne-moi de te refuser..... Je suis liée par un serment..... Et tu ne gagnerais rien, je t'assure, à connaître le nom de ta mère, pas plus que tu ne gagnerais à connaître celui de ton père...

—Ah ! tu les connais donc, toi ?

—Oui, mais crois-moi, il vaut mieux que tu les ignores ; oublie-les, ils sont indignes de t'appeler leur enfant.

—Tais-toi !... Qu'en sais-tu ?...

—Hélas ! si je le sais ! !

Paul était en proie à une vive surexcitation. Il marchait de long en large dans la chambre et de temps en temps s'arrêtait devant Albine, qu'il regardait alors d'un œil sombre et soupçonneux.

—Comment faire ? murmurait-il. Comment faire pour l'obliger à parler ?

Tout à coup, son visage se fit plus doux, s'éclaira d'un sourire.

Il vint à Albine, l'emporta dans ses bras, l'assit sur ses genoux, comme elle faisait de lui quand il était tout petit enfant, d'une voix câline :

—Tu ne m'aimes donc pas autant que tu le dis ? Qui t'embêche de me livrer ton secret ? Si la révélation de ce secret doit me causer un grand chagrin, si mes parents sont vraiment indignés, comme tu le prétends, je t'absous d'avance du mal que tu pourras me faire.

—N'insiste pas, mon Paul, je ne parlerai pas.

—Alors, ton silence va me permettre toute sorte de mauvaises pensées ?... Sais-tu ce que je vais croire ?..... Que tu ne m'as jamais aimé, et que les témoignages d'affection que tu me donnais étaient autant scènes de comédie, bien jouées, ma foi... Sais-tu ce que je peux croire encore ?... ce que ton m'autorise à penser ?... Que si tu gardes ainsi le secret de ma naissance, c'est que ton intérêt y est attaché, c'est qu'il est possible, après tout, que du jour où tu trahiras ce secret, ceux qui m'ont confié à toi — quels qu'ils soient — te retireraient sans doute la pension qu'ils te servent...

—Paul, tais-toi tu me fais horriblement souffrir.

—Eh bien, je suis prêt à me mettre à tes genoux, à te demander pardon, à t'aimer et à te respecter comme par le passé, si tu parles.